

AU CŒUR DE L'ANIMATION : UNE TRIPLE RELIANCE EXISTENTIELLE

Marcel Bolle De Bal
Université Libre de Bruxelles

Je tiens à remercier Jean-Claude Gillet, organisateur de ce colloque¹, de l'honneur qu'il m'a fait en me demandant de concevoir et présenter la conférence inaugurale de cette rencontre. J'ai accepté d'assumer cette tâche périlleuse car l'animation a toujours figuré au cœur de ma pratique du métier de psychosociologue, qu'il s'agisse de recherche, d'enseignement et d'action.

A cet égard, mon parcours intellectuel et professionnel est significatif : docteur en droit (mais le droit ne me passionnait guère), licencié en sciences économiques et financières (mais je ne comprenais rien au phénomène de l'inflation), j'ai trouvé dans l'économie sociale d'abord dans la sociologie ensuite, les domaines dans lesquels je sentais pouvoir m'épanouir. Comme mes travaux de sociologie du travail s'accumulaient dans la poussière des armoires administratives, je me suis intéressé aux problèmes de communication, puis, par delà ceux-ci, à la psychosociologie, aux techniques d'animation, d'intervention psychosociologique et sociologique, au travail social communautaire.

En préparant notre rencontre de ce jour, j'ai appris beaucoup. En consultant le dictionnaire historique de la langue française (Robert), j'ai notamment trouvé les **définitions** suivantes qui peuvent servir de point de départ pour nos réflexions :

- *animation* : vient de animer et, par là, d'anima (souffle vital, âme) ;
- *animer* : insuffler de la vie (contexte religieux), donner de la vie, du mouvement ; d'un point de vue psychologique : encourager, exciter, entraîner à l'action, vivifier, enflammer ; et, depuis 1970, rendre plus vivant, plus gai, un groupe ou une réunion ;
- *animation* : ce qui insuffle de la vie ;
- *animateur* : celui qui insuffle de la vie (j'ajouterais, à titre personnel : de l'âme, dans un monde déshumanisé, bureaucratisé).

Cette rapide incursion dans le monde sémantique nous laisse deviner qu'il existe maints **types d'animation**, qui ne manqueront pas d'être évoqués dans ce colloque :

- les émissions et jeux télévisuels ;
- les gentils animateurs du Club Méditerranée ;
- l'animation socioculturelle ;
- la dynamique de groupe et l'animation psychosociologique, avec ce paradoxe qui lui est propre : un animateur qui n'anime pas...

Francophone de Belgique, je suis imprégné de culture française, mais marqué par le pragmatisme de la culture germanique. Dans un tel contexte, nous avons toujours appris à relier étroitement théorie et pratique : élaborer nos théories à partir de nos pratiques, de l'expérience sur le terrain (d'où, en tant que sociologue, mon intérêt constant pour le travail social), concevoir nos pratiques et nos actions en fonction de théories pertinentes (« rien de plus pratique qu'une bonne théorie », nous a enseigné Kurt Lewin). Par souci d'objectivité (en sciences humaines, nous ne pouvons approcher d'une certaine objectivité qu'en percevant et exprimant notre subjectivité...), je me dois donc de vous situer brièvement ma théorie et la pratique qui sous-tendent les réflexions que je vais vous soumettre.

Ma théorie : depuis de nombreuses années, je plaide en faveur de l'élaboration d'une *sociologie existentielle*, c'est-à-dire d'une sociologie qui ne se confine pas à l'étude des structures sociales et des mouvements sociaux, qui traite des problèmes essentiels de l'existence humaine (la vie, la mort, l'amour, etc.), qui accepte de réintégrer

¹ Exposé introductif au 1^{er} colloque international Europe/Amérique « *L'animation en France et ses analogies à l'étranger. Théories et pratiques – état de la recherche* », organisé par le Département Carrières Sociales (option Animation Sociale et Socioculturelle) de l'IUT, Michel de Montaigne, Université de Bordeaux 3, du 4 au 6 novembre 2003.

l'affectif, l'irrationnel, le subjectif dans ses modèles et interprétations ; au cœur de cette sociologie, je place trois notions – la *reliance*, la *socianalyse*, la *recherche-action* – sur lesquelles je reviendrai dans quelques instants.

Ma pratique : à l'Université Libre de Bruxelles, j'ai été amené à assumer la direction de trois services à la charnière du psychologique et du sociologique (service de psychosociologie, service de sociologie appliquée, licence au travail social) ; j'y ai introduit divers enseignements dérivés de la dynamique des groupes (conduite de réunions, initiation à l'entretien, analyse institutionnelle, animation de groupes) et des stages pratiques de formation pour psychosociologues et travailleurs sociaux ; en particulier, j'ai conçu et perfectionné au fil des ans un « *Séminaire de sensibilisation aux relations humaines* », sous forme résidentielle (3 jours, 2 fois 100 étudiants, 8 groupes, 8 animateurs, 8 co-animateurs, 8 observateurs) centré sur les problèmes de pouvoir, de puissance et d'autorité au sein des groupes¹, animé de façon non directive (ou semi-directive pour les séances plénières). Le but commun à toutes ces activités était la formation d'agents de changement et d'animateurs de groupe, la préparation à l'intervention sociologique et psychosociologique, au travail social concret.

Au cœur de ce projet se situe ce que j'appelle *l'initiation à une triple reliance existentielle* : reliance *psychologique* (à soi), *sociale* (aux autres) et *culturelle* (au monde). Triple reliance qui, selon moi, sous-tend ou devrait sous-tendre tout projet d'animation, toute pratique d'animation.

En d'autres termes, je suis convaincu qu'un bon animateur est celui qui favorise la communication en réseau, fondement de la démocratie, et évite la communication en faisceau, base du totalitarisme. Il est celui qui fait circuler la parole et ne le concentre pas sur sa personne ou sur un orateur déterminé. Il est celui qui rend les participants actifs, qui est attentif à ne pas laisser s'installer des passivités démobilisatrices. C'est pourquoi après chacune de mes conférences, je préfère, sauf pour des problèmes purement techniques, ne point répondre immédiatement à chaque question posée. Je souhaite que la parole circule et que le plus grand nombre possible de participants s'expriment. L'important, à mes yeux, est de sortir du rapport traditionnel élèves/professeur, enfants/parents, collaborateurs/chefs, de casser l'image du gourou-détenteur-de-vérité. C'est ce que je vous propose pour le débat de tout à l'heure : plus que le discours sur l'animation compte notre pratique de l'animation...².

Mais il est temps maintenant d'explicitier le contenu des trois notions évoquées il y a quelques instants, notamment celle de *reliance*, peu familière sans doute à beaucoup d'entre vous.

DE LA RELIANCE

Pour étudier et comprendre la problématique du lien social et de l'animation dans la société contemporaine, le concept de « *reliance* », en particulier celui de « *reliance sociale* », me paraît de nature à éclairer, approfondir et synthétiser un grand nombre d'études particulières sur le sujet.

La reliance : émergence du concept

Pour cerner ce concept émergent, je vais tenter d'en situer l'origine, la définition et le contenu.

Origine de la notion

Parrain de cette notion, dans la mesure où je ne l'ai point inventée, mais seulement enrichie, entretenue et développée, je me dois de lui reconnaître deux pères philologiques : Roger Clause et Maurice Lambilliotte. Car si cette notion apparaît relativement nouvelle, elle peut cependant se targuer d'une existence de plus d'un demi-siècle et d'une présence active de plus d'un quart de siècle.

A ma connaissance, le premier sociologue à avoir utilisé, et probablement créé, le terme de « *reliance* » en français est Roger Clause, dans son ouvrage « *Les Nouvelles* »³. Analysant le besoin social d'information, il en inventorie les diverses dimensions, et notamment la dimension psychosociale : « il est *besoin psychosocial* : de *reliance en réponse à l'isolement* »⁴. Le développement de l'information et de son support, le journal, tend à répondre à ce

¹ Voir à ce propos, Marcel Bolle De Bal, *Wegimont ou le château des relations humaines. Une expérience de formation psychosociologique à la gestion*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes (PIE), 1998.

² Si notre groupe était moins nombreux et/ou si notre temps était moins limité, nous pourrions avoir recours à la technique du Philips 66 : nous diviserions l'assemblée en groupes de 6 personnes disposant de 6 minutes pour exprimer leurs sentiments et réactions, afin de stimuler l'implication de tous dans la discussion.

³ Roger CLAUSE, *Les Nouvelles*, Editions de l'Institut de Sociologie, 1963.

⁴ Id., p. 9.

besoin. Aussi, Roger Clause distingue-t-il, au sein du complexe des fonctions sociales remplies par le journal, une fonction de « *reliance sociale* » qu'il définit comme suit : « rupture de l'isolement ; recherche de liens fonctionnels, substitut des liens primaires, communion humaine »¹.

Information prise auprès de cet auteur, ce terme de « *reliance* » a été utilisé par lui comme synonyme de celui d'« *appartenance* » : le besoin de *reliance* était dans son esprit une facette du besoin d'appartenance sociale (« d'appartenir à une communauté dont on partage ou refuse le sort heureux ou malheureux »), la fonction de *reliance sociale* ne serait qu'une formulation originale, plus précise, de ce que Jean Stoetzel avait auparavant défini comme la fonction d'appartenance sociale ou, plus profondément peut-être, une synthèse de la fonction d'appartenance sociale et de la fonction psychothérapeutique de la presse (la reconstitution d'un équivalent des relations primaires détruites par la société de masse) mise en évidence par ce même Stoetzel². Depuis lors, l'analyse de cette fonction de *reliance* a été étendue aux autres médias : radio, T.V., etc.³

Les sociologues des médias ne sont toutefois pas les seuls à avoir eu recours à ce néologisme. Voici quelques décennies, un autre auteur belge a utilisé le même terme, mais dans un sens légèrement différent : Maurice Lambilliotte, dans son ouvrage « *L'homme relié* »⁴. Il lui donne une signification transcendante, quasi-religieuse : pour lui, la *reliance* est à la fois un *état* et un *acte*, « l'état de se sentir relié »⁵, « un acte de vie... acte de transcendance par rapport aux niveaux habituels où se situe notre prise de conscience »⁶. « Mode intérieur d'être ... elle permet à tout individu de dépasser, en conscience, sa solitude »⁷. La *reliance* à ses yeux est donc essentiellement du domaine de l'expérience intérieure, une quête de l'Unité de la vie.

Cette double émergence de la notion de « *reliance* », avant ma propre intervention, n'est pas le fruit du hasard, même si les deux « *créateurs* » du terme ne paraissent pas avoir agi de façon concertée. En fait, ils sont « *reliés* » par leur commune insertion forcée dans un système socio-scientifique à base de division et de « *déliance* » (la société de la foule solitaire) et aussi par une caractéristique convergente de leur conception de la *reliance* : *la relier à l'homme, placer celui-ci au centre ou au départ du procès de reliance*.

Personnellement, diverses expériences sur le terrain – dans le désert de l'Ouest américain en tant que boursier de la Fondation Rotary (Las Vegas et Reno, prisonnières du désert physique, ne peuvent survivre qu'en étant « *reliées* » par divers moyens techniques... comme les individus, perdus dans le désert social de la foule solitaire, ne peuvent survivre qu'en étant « *reliés* » par des actions psychosociologiques) ou en tant qu'animateur de séminaire pour étudiants ou pour cadres d'entreprises, de syndicats et d'administrations m'ont convaincu que le besoin de *reliance* était fondamental dans notre société de la solitude collective (Martin Buber). Dans tous ces séminaires, la création de liens psychologiques et sociaux était la demande la plus forte et le résultat le plus tangible, par delà le thème – juridique, économique ou social – officiel de l'activité proposée.

Encore fallait-il tenter de préciser le contenu de ce concept, essentiel pour comprendre les enjeux de la formation et de l'animation.

Définition de la reliance

La « *reliance* » n'a jusqu'à présent droit de cité dans aucun lexique ou dictionnaire francophone⁸, fût-il psychologique, sociologique ou philosophique⁹.

A nous donc, faute de référence sémantique, de proposer une définition de ce terme.

Pour moi, en une première approche très générale, la ***reliance*** possède une double signification conceptuelle :

1. *l'acte de relier ou de se relier* : la *reliance* agie, réalisée, c'est-à-dire *l'acte de reliance* ;
2. *le résultat de cet acte* : la *reliance* vécue, c'est-à-dire *l'état de reliance*.

¹ Id., p. 22.

² Jean STOETZEL, *Etudes de presse*, 1951, pp. 35-41.

³ Cf. notamment Gabriel THOVERON, *Radio et télévision dans la vie quotidienne*, Bruxelles, Ed. de l'Institut de Sociologie, 1971, et Colette CALVANUS, *Les mass-média au niveau de la religion bordelaise*, Bordeaux, Thèse de doctorat, 1975.

⁴ Maurice LAMBILLIOTTE, *L'homme relié. L'aventure de la conscience*, Bruxelles, Société Générale d'Édition, 1968.

⁵ Id., p. 108.

⁶ Id., p. 109.

⁷ Ibid.

⁸ Le terme existe en anglais, où il signifie « confiance, soutien, appui ». Rien à voir donc, avec le sens que j'entends lui donner. Au moins directement. Car cet usage anglo-saxon contribue à mettre l'accent sur ce qui peut constituer un facteur important de *reliance* : la confiance, le soutien. Attention, néanmoins à toute assimilation hâtive, abusive, abusée par les apparences de ce faux frère.

⁹ Les équipes responsables de la rédaction de deux dictionnaires en gestation, l'un sur le vocabulaire sociologique, l'autre sur le vocabulaire psychosociologique ont exprimé l'intention d'y faire référence (été 2001).

Afin d'éviter le piège de la tautologie, il importe de préciser le sens du verbe « *relier* », tel qu'il sera utilisé dans le cadre de cette définition.

En effet, les dictionnaires classiques ne le définissent que par rapport à des choses ou des idées (thèse que développera de son côté Edgar Morin). Dans un premier temps, notre équipe de recherche a mis en évidence le rôle central de la personne au cœur du processus de reliance ce qui l'a amenée à entendre par **relier** : « *créer ou recréer des liens humains, établir ou rétablir une liaison entre une personne et soit un système dont elle fait partie, soit l'un de ses sous-systèmes* ».

DE LA DELIANCE

Si le *besoin de re-liance* se fait aussi sentir dans la société contemporaine, si des *aspirations de re-liance* se font jour un peu partout, c'est qu'auparavant ont été vécues, sous différentes formes, des situations de « *déliance* ». En fait, le système social de la modernité peut être caractérisé comme un *système socio-scientifique de division et de déliance*. Constatation qui mérite que nous lui consacrons quelques instants de réflexion.

La société « raisonnante » : une société de déliances

Les qualificatifs utilisés pour caractériser la société contemporaine sont légion : société de consommation, société d'organisation, société bureaucratique, technocratique, répressive, développée, industrielle, technicienne, informatisée, programmée, etc. Tous renvoient d'une façon ou d'une autre à un trait qui me paraît fondamental : il s'agit d'une *société de raison*, qui fonde son développement sur le recours à la raison, à ce qu'elle croit être rationnel et/ou raisonnable. En ce sens, elle peut, me semble-t-il, être qualifiée de *société raisonnante*, de même que l'on baptise « folie raisonnante » un « délire appuyé de raisonnements » (Robert).

Parmi ces « raisonnements » fondamentaux, il en est un qui nous est inculqué depuis notre plus jeune âge, sous forme de norme culturelle prégnante : diviser pour gagner. Qu'il s'agisse d'Horace contre les Curiaces (diviser pour vaincre), de Machiavel contre les féaux de son Prince (diviser pour régner), de Descartes contre les secrets de la Vie (diviser pour comprendre), de Taylor contre les freinages ouvriers (diviser pour produire), toujours est mise en avant par le biais parfois déformant de mythes, de représentations simplifiées, de recettes comportementales, l'utilité de *diviser pour dominer*.

Cette société « raisonnante », fondée sur le principe de division, d'émiettement, de « déliance » peut être analysée par référence à la théorie des systèmes, plus particulièrement à la théorie des systèmes socio-techniques ouverts¹.

Sous cet angle, elle apparaît comme un *système socio-scientifique*, composé de deux sous-systèmes avec leurs dynamiques propres mais étroitement interconnectées : un sous-système scientifique et un sous-système social.

Le sous-système scientifique : la raison simplifiante

Le paradigme de la science occidentale classique, construction rationaliste issue des œuvres de Descartes, implique l'élimination de la subjectivité, l'exclusion du sujet. Il est fondé sur un mythe, qui domine la plupart des sciences sociales : *le mythe de l'homme rationnel et réaliste*, sans préjugés, aux conduites appropriées grâce à l'« information objective »². La séparation entre le théoricien et le praticien, entre le chercheur et l'homme d'action, trouve sa source dans cette distinction qui inspire le rationalisme et le libéralisme : l'opposition entre les mythes et préjugés d'une part, la représentation réaliste du monde d'autre part. Le sociologue, dans cette perspective, est le produit de la production d'une société où triomphe *l'esprit raisonnant*.

Mais ce cloisonnement n'est pas le seul en cause. Le modèle rationaliste des rapports entre recherche et action, inspiré de la pratique des sciences dites exactes, se traduit dans le domaine des sciences humaines en général, de la sociologie en particulier, par quatre clivages cruciaux³.

D'abord *un clivage entre la recherche fondamentale* (dite aussi – ce qui n'est pas un hasard – recherche « pure ») et *la recherche appliquée*. La première est vouée exclusivement à l'acquisition du savoir ; elle se désintéresse des conséquences pratiques, sociales, de ses investigations : si le « savant » s'en préoccupe, c'est en tant qu'homme privé, en tant que citoyen, non en tant que chercheur. La recherche appliquée, elle, vise des fins pratiques, non directement scientifiques, qui lui sont définies par la société globale ou tel groupe social en particulier : sa tâche

¹ Cf. notamment F.E. EMERY et E.I. TRIST, « Socio-technical systems », in *Systems thinking* (Edited by F.E. Emery), London, Penguin Books, 1969.

² Jacques BUDE, *L'obscurantisme libéral et l'investigation sociologique*, Paris, E. Anthropos, 1973, 221 p.

³ Sur ce point, cf. Max PAGES, *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1968, pp. 446-459.

scientifique consiste, le plus souvent, à déterminer les moyens adéquats pour atteindre ces fins. Cette distinction, dérivée des sciences exactes, repose sur deux postulats implicites : une conception statique, fixiste de la société, et une perception de celle-ci comme dangereuse pour le chercheur (les finalités sociales menacent la « pureté » des procédures et résultats de recherche). L'illusoire « indépendance » du chercheur fondamental (illusoire car elle s'acquiert en renonçant à étudier une part importante de la réalité sociale) et la soumission non illusoire de l'« applicateur » à ses clients sont deux attitudes qui se nourrissent réciproquement : l'une et l'autre camouflent souvent une commune pratique de conservatisme social, dans la mesure où elles évitent d'aborder les difficiles problèmes du changement social, dans ses contradictions concrètes, quotidiennes, humaines.

Ensuite, *un clivage entre le chercheur et les structures sociales* (groupes, organisations, institutions) *qu'il étudie*. Pour être et « faire » scientifique, il s'agit de « traiter les faits sociaux comme des choses ». Ici, rendons au passage justice à Durkheim : celui-ci n'a jamais prétendu qu'il convenait de transformer ou de réduire les faits à l'état de choses, de les « réifier » comme aiment à dire et faire ses épigones technocrates-en-sociologie. Son intention était essentiellement épistémologique. Sur ce plan, néanmoins, elle est à la base du deuxième clivage signalé. Les manifestations de celui-ci sont multiples et raffinées : vocabulaire ésotérique, langage abstrait, érudition élitiste, laboratoire sophistiqué ; sur le terrain, l'évitement de tout contact trop personnalisé avec le groupe, le recours à des méthodes « non gênantes » pour le groupe étudié (comme s'il pouvait en exister...). l'objectif avoué et valorisé est celui de la *distance*, garantie soi-disant indispensable de l'objectivité scientifique.

Puis *un clivage entre les concepteurs et les exécutants d'une recherche*, reflétant la division taylorienne du travail industriel. Ce clivage est illustré par les titres universitaires stigmatisant cette hiérarchie socioprofessionnelle : docteurs et maîtres de recherche d'une part, assistants et attachés de recherche d'autre part. Très souvent, trop souvent, les « chercheurs » – c'est-à-dire ceux qui procèdent au réel travail de recherche – sont très peu associés à la conception de la recherche, à la formulation des hypothèses, à la négociation des contrats. On a pu les qualifier d'« O.S. de la recherche ».

Enfin, *des clivages psychologiques internes à la personne du chercheur*, entre sa personne privée, sa personne professionnelle et sa personne civique, entre ses observations et ses sentiments, entre son esprit et son corps. Ces clivages sont renforcés par une prolifération d'interdits, normes intériorisées reflétant le credo de la vulgate sociologique enseignée dans les institutions dites scientifiques : ne pas se laisser troubler par ses sentiments, ne pas les exprimer, ne pas influencer les sujets, ne pas s'identifier aux fins du groupe, bref ne pas entrer en relation, ni avec les autres, ni avec soi-même... Loin de moi l'idée de prétendre que ces normes sont inutiles ou néfastes. Je souhaite seulement attirer l'attention sur le fait que, suivies au pied de la lettre, avec zèle et sans nuances, elles peuvent entraîner un considérable appauvrissement des hypothèses et des résultats.

Ce modèle rationaliste tend en effet à produire une connaissance atomisée, parcellaire, réductrice, « dé-liée » en quelque sorte. Ainsi paraît-il en être d'une certaine *sociologie de la raison positive et quantitative, analytique*, élaborée sur la base d'enquêtes par questionnaires ou interviews, de sondages d'opinions. A cela d'autres « rationalistes » tentent d'opposer une *sociologie de la raison négative et critique, plus qualitative et synthétique*, à qui ils fixent comme objectif le dévoilement des réalités – fonctionnement ou mouvement – latentes du système social. Mais ce second courant rejoint le premier dans une même définition de leur *rapport à l'action*. Pour eux, la connaissance sociologique, du seul fait de son existence, porte en elle une transformation potentielle, constitue une action qui se suffit à elle-même. Cette position minimaliste est de plus en plus contestée par nombre de sociologues qui estiment indispensable, sinon de développer ce potentiel d'action, du moins de s'interroger sur la réalité et le sens de cette action, sur les effets – éventuellement pervers – qu'elle peut avoir sur le sous-système social.

Le sous-système social : les rationalisations déliantes

Les diagnostics concernant notre système social vont tous dans le même sens, nous vivons à l'ère de la foule solitaire pour Riesman, de la fourmilière d'hommes seuls pour Camus, de la solitude collective pour Martin Buber.

Emiettée, éclatée, désagrégée, morcelée, sérialisée, telle apparaît notre société aux yeux des observateurs les plus avertis. Tous ces épithètes renvoient à un phénomène de base : celui de la *désintégration communautaire*, de la dislocation des « groupes sociaux primaires » – la famille, la paroisse, le village, l'atelier – au sein desquels se réalisait traditionnellement la socialisation des futurs adultes. A la base de ce mouvement apparemment irréversible : la raison et ses applications dans les domaines les plus divers, sous forme de « rationalisations » scientifiques, techniques, économiques et sociales (industrialisation, urbanisation, production et consommation de masse, organisation « scientifique » du travail, etc.).

Mais cette raison-là est déraisonnable : elle porte en elle le germe de ce qui peut être perçu comme une nouvelle maladie, la *déliance*, conséquence de la rupture des liens humains fondamentaux.

Cette rupture, dont souffrent les êtres de notre temps, est polymorphe.

Ils ne sont plus reliés aux *autres*, si ce n'est par des machines : la chaîne pour les producteurs, la télévision pour les consommateurs.

Ils ne sont plus reliés à *eux-mêmes* : les frénésies de la carrière, de la consommation, de l'information surabondante ne leur laissent plus le temps de s'interroger sur leur être profond, de méditer sur le sens de leur vie.

Ils ne sont plus reliés à *la terre* : les espaces verts sont dévorés par le bitume des villes bétonnantes.

Ils ne sont plus reliés au *ciel* : Dieu ne semble pas répondre aux appels angoissés qui lui sont adressés.

Déliés, déconnectés, disjoints, marqués par ces *carences de « reliance »*¹, ils apparaissent comme le fruit social de leur propre esprit, de leur propre science. La déliance sociale est l'enfant pervers de la raison scientifique.

Les *nouvelles technologies* accentuent dramatiquement ces phénomènes de déliance sociale, culturelle, humaine. Elles sont porteuses d'une *double réalité contradictoire*, paradoxale : elles développent la reliance technique mais dissolvent la reliance humaine ; elles multiplient les possibilités d'informations et de communications mais aggravent le problème de l'information et de la communication.

DU BESOIN DE RELIANCE

Face à ce phénomène de déliance, naissent et croissent des *aspirations de re-liance*, les individus déliés, isolés, séparés, aspirent à être reliés, et à être reliés autrement. Ces aspirations émergentes constituent, me semble-t-il, un enjeu social crucial pour notre société, pour nos politiques sociales... Enjeu actuellement pris en charge par le mouvement écologiste, dont les récents succès électoraux méritent à cet égard d'inciter à la réflexion. Enjeu que nous retrouvons et retrouverons au cœur de la dynamique de l'animation.

En quête d'une société raisonnable : pour un système socio-scientifique d'alliance et de reliance

Libérés de la nature par l'usage de la raison et de la science, les hommes de notre temps deviennent prisonniers de leur culture rationaliste et scientifique. De plus en plus reliés par leurs techniques – la voiture, la radio, la télévision, le téléphone, la chaîne, l'ordinateur – ils le sont de moins en moins par les structures sociales. La spécialisation scientifique se prolonge dans le travail en miettes, la famille en lambeaux, le village en ruines. Désintégration atomique et désintégration communautaire ne sont que les deux faces d'un même phénomène. Surgit alors des profondeurs du corps social une aspiration profonde – dont la revendication écologique constitue une manifestation d'avant-garde – à un *renouveau de reliance*, à de *nouvelles alliances* entre l'homme et la nature, entre l'homme et les sciences, à une société (réellement) « raisonnable », c'est-à-dire, si nous ouvrons à la fois le dictionnaire et nos oreilles, « douée de (vraie) raison ».

Les mutations du sous-système scientifique : raison complexe et nouvelles alliances

La science, aujourd'hui, est à un tournant. Une mutation radicale germe en son sein. Cette mutation se prépare tant dans le champ des sciences dites « exactes » que dans celui des sciences dites « humaines ».

Dans le champ des sciences de la nature, cette « métamorphose de la science » est annoncée par Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, qui ont fait de ce thème le sous-titre de l'ouvrage dans lequel ils plaident en faveur d'une *Nouvelle Alliance* entre l'homme et la nature, entre l'homme et le monde qu'il décrit, entre système observateur et système observé, entre culture scientifique et culture humaniste, voire entre les diverses cultures scientifiques². Dans le même sens se situe l'effort d'Edgar Morin pour échapper à la pensée mutilée et mutilante, pour réintégrer le sujet dans le paradigme de la science, à la fois par le haut (l'observateur-concepteur) et par le bas (l'observé-conçu) ; ou, en d'autres termes, pour substituer au paradigme de simplification un paradigme de complexité, pour nourrir celui-ci des ambiguïtés, des paradoxes, des contradictions, des incertitudes rejetées par celui-là³.

¹ Il s'agit de carences dans les médiations institutionnelles et structurelles devant assurer la création de liens entre l'individu et les systèmes dont il fait partie, liens donnant du sens à son existence. La recherche menée par notre équipe voici une vingtaine d'années a mis en évidence trois catégories de telles carences : des carences liées à la désorganisation des structures socio-économiques (marché de l'emploi), des carences liées à la surorganisation des structures technobureaucratiques (développement des institutions-choses), des carences liées à l'organisation des structures psychosociologiques (crise de l'autorité).

² Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS, *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la Science*, Paris, Gallimard, 1979.

³ Edgar MORIN, *La Méthode*, Paris, Seuil, t. 1 : *La Nature de la Nature*, 1977 ; t. 2 : *La Vie de la Vie*, 1980, notamment p. 373 ; t. 3 : *La Connaissance de la Connaissance*, 1986 ; t. 4 : *Les Idées, leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, 1991 ; t. 5 : *L'humanité de l'humanité. L'identité humaine*, 2001.

La métamorphose de la science implique donc plusieurs *nouvelles alliances* : non seulement entre l'homme et la nature, entre sciences de l'homme et sciences de la nature, mais aussi entre les diverses sciences de l'homme (sociologie, psychologie, économie, histoire, ...), entre théorie et pratique, recherche et action¹, expérimentation et expérience, enseignement et apprentissage (Rogers), formation et animation.

La mutation du sous-système social : aspirations de reliance et aspirations de nouvelles structures de reliance

A ces besoins de « nouvelles alliances » dans le champ scientifique correspond le besoin de *nouvelles reliesances* dans le champ social.

Les producteurs écrasés par l'anonymat des grandes organisations bureaucratiques, les consommateurs affolés devant les tentatives de la société de l'hyper-choix, les citoyens perdus dans la foule solitaire partent en tâtonnant à la recherche de nouveaux liens sociaux, expérimentent de nouvelles structures de reliance : communautés familiales, comités de quartiers, boutiques de droit, écoles nouvelles, médecine de groupe, alcooliques anonymes, associations et sectes diverses. Les « révolutions minuscules », comme les a qualifiées un jour la revue *Autrement*.

Ainsi, à côté d'un vaste secteur où règne l'hétéronomie tend à émerger un secteur où l'autonomie s'offre un espace pour prendre racine², en contrepoint de l'irrésistible processus de déliances se tissent de nouvelles reliesances.

Résumons-nous.

Notre société comporte deux sous-systèmes avec leurs dynamiques propres, étroitement interconnectées : un sous-système scientifique et un sous-système social.

Le sous-système scientifique est marqué par le triomphe de la raison simplifiante ou du paradigme de simplification, pour reprendre l'expression d'Edgar Morin : il tend à produire une connaissance atomisée, parcellaire, réductrice, bref de la *déliance intellectuelle*.

Le sous-système social, lui, peut être décrit comme celui des rationalisations déliantes : caractérisé par la désintégration communautaire, par la dislocation des groupes sociaux primaires – la famille, le village, la paroisse, l'atelier – et par des applications déraisonnables de la raison scientifique, technique, sociale et culturelle : il produit une *déliance existentielle* aux multiples dimensions (psychologique, sociale, économique, écologique, ontologique, cosmique).

Des aspirations de reliesances

Face à ce double procès de déliance – intellectuelle et existentielle – naissent des aspirations à de nouvelles reliesances, à la fois scientifiques et humaines.

Des *re-likes scientifiques* : sont souhaités de divers côtés de nouveaux liens entre théorie et pratique, recherche et action, entre disciplines trop souvent cloisonnées.

Des *re-likes humaines* : sont révélateurs d'aspirations de ce type, l'attrait exercé par les sectes, les communautés, les luttes nationales, le mouvement écologiste, les groupes de rencontre, bref cette résurgence d'une sorte de néo-tribalisme mise en évidence par Michel Maffesoli³.

DELIANCE, RELIANCE ET PARADIGMES

La déliance, paradigme de la modernité

La modernité, fondée sur l'essor de la raison, s'est construite – nous l'avons vu – sur le principe de séparation, voire de division : diviser pour comprendre (Descartes), diviser pour produire (Taylor), diviser pour régner (Machiavel). Raison abstraite et déraisonnable, elle est devenue source de déliances multiples : culturelles, urbaines, familiales, religieuses, écologiques, etc., bref de cette solitude existentielle dénoncée de divers côtés

¹ L'objet sociologique en gestation subit ainsi une mutation comparable à celle qui a marqué le passage de l'objet dynamique à l'objet thermodynamique : pour celui-ci, qui implique un point de vue nouveau sur les transformations physiques, « il ne s'agit plus d'observer une évolution, de la prévoir en calculant l'effet des interactions entre éléments du système. Il s'agit d'agir sur le système, de prévoir ses réactions à une modification imposée ». Cf. Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS, *op. cit.*, p. 121.

² André GORTZ, *Adieu au prolétariat. Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980.

³ Michel MAFFESOLI, *Le Temps des Tribus*, Paris, Méridiens, Klincksieck, 1988.

(Riesman, Camus, Buber, ...), de cette « dé-solation » stigmatisée par Hannah Arendt. En quelque sorte le paradigme de déliance gît au cœur de la modernité triomphante, à la fois facteur de son triomphe et générateur de la fragilité de ce dernier.

La reliance, paradigme de la post-modernité ?

Michel Maffesoli, lui, défend avec force la thèse suivante si le paradigme de déliance structure la modernité, la post-modernité, en revanche, devrait être caractérisée par la revitalisation du paradigme de reliance.

Cette thèse, il l'a exposée, argumentée, plaidée dans ses nombreux ouvrages¹. N'est-ce pas lui qui définit la « reliance » comme l'« étonnante pulsion qui pousse à se rechercher, à s'assembler, à se rendre à l'autre »² et qui évoque « cette chose « archaïque » qu'est le besoin de reliance »³ ? Pour lui, les manifestations de cette logique de reliance à l'œuvre dans la société post-moderne sont multiples, variées et signifiantes. Il range notamment parmi elles le retour des tribus, l'exacerbation des corps et des sens⁴, l'idéal communautaire⁵, l'essor de l'écologie, la vitalité de la socialité, l'idée obsédante de l'être ensemble⁶, les identifications supplantant les identités, le présentisme, le carpe diem⁷, l'immoralisme éthique, le lococentré s'élevant face à l'égocentré, la baroquisation du monde, la prégnance des images⁸, le rôle du look et de la mode, l'exacerbation de la mystique et de la religion⁹, le règne de Dionysos le reliant succédant à celui d'Apollon le déliant. S'inscrivant dans la mouvance des idées développées par Gilbert Durand et Edgar Morin, il détecte dans la post-modernité et son effervescence la fin de la séparation entre nature et culture, l'émergence du « divin social »¹⁰, l'épanouissement de la reliance comme forme profane de religion, d'une sorte de transcendance immanente¹¹.

Le couple conceptuel déliance/reliance, paradigme « duel » de l'hypermodernité

Pour l'essentiel, je partage cette analyse. D'accord pour reconnaître que la reliance se situe au cœur de cette dynamique « post-moderne » chère à Michel Maffesoli et quelques autres. Projets et pratiques de reliance comme réaction dialectique aux excès de la modernité déliante. Mais j'avoue ne guère apprécier cette théorie de la « post-modernité », laquelle semble suggérer – ne fût-ce que sémantiquement – qu'à une modernité déclinante et déliante succéderait une « post-modernité » émergente et reliante. En fait la logique moderne de déliance subsiste, même si elle génère maintes réactions dialectiques. Aussi suis-je plutôt enclin à parler de la société émergente comme d'un exemple d'« hyper-modernité », terme construit par le même modèle que ceux d'« hyper-complexité » développé par Edgar Morin¹² et d'« entreprise hyper-moderne » avancé par Max Pages¹³ pour décrire des réalités en gestation au sein même de la modernité, et de sa culture fondée sur une logique de déliance.

Au cœur de cette « hyper-modernité », je crois observer l'émergence d'un nouveau paradigme, celui du couple conceptuel indissociable *déliance/reliance*, synthèse dialectique (ou paradoxe dialogique) de la modernité déliante et de la post-modernité reliante. Déliance et reliance sont ontologiquement inséparables, elles forment un couple « duel »¹⁴ comme le jour et la nuit, le Yin et le Yang, l'amour et la haine, le moteur et le frein, l'interdit et la transgression, le centre et la périphérie, etc.

Mes recherches et réflexions les plus récentes m'ont amené à considérer que plus que le seul concept de reliance, c'était le couple conceptuel *déliance/reliance* qui pouvait le mieux rendre compte des réalités humaines

¹ En particulier, dans le *Temps des Tribus* (T.T.), *op. cit.* *Au Cœur des Apparences* (C.A.), Paris, Plon, 1990 ; *La Transfiguration du Politique* (T.P.), Paris, Grasset, 1992 ; *La Contemplation du Monde* (C.M.), Paris, Grasset, 1993.

² T.P., p. 41.

³ C.M., p. 151.

⁴ C.A., p. 66.

⁵ C.M., p. 18.

⁶ C.A., p. 28.

⁷ C.A., p. 48 ; T.P., p. 18.

⁸ C.M., pp. 21, 131, 165.

⁹ C.A., pp. 27, 83, 84, 195, 215 ; T.P., p. 137.

¹⁰ C.M., p. 104.

¹¹ C.A., p. 27.

¹² Edgar MORIN, *La Méthode. III. La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil, 1986, pp. 98-99.

¹³ Max PAGES, Michel BONETTI, Vincent de GAULEJAC, Daniel DESCENDRE, *L'entreprise de l'organisation*, Paris, PUF, 1979.

¹⁴ Duel : nombre intermédiaire entre le singulier et le pluriel, tel qu'il existe en de nombreuses langues (grec, slovène, hébreu, etc.). Ce nombre désigne ce qui va par deux et forme néanmoins un ensemble, deux qui forment un tout, une entité en deux parties, les deux yeux, les deux mains, le bonheur et le malheur, l'ombre et la lumière, la vie et la mort, l'ignorance et la connaissance, etc. La pensée « duelle », étrangère à notre culture, est pourtant essentielle pour tout travail d'interprétation et d'intervention sociologiques. Pour elle, ce qui oppose unit, ce qui unit oppose, ce qui lie délie, ce qui délie lie.

contemporaines : la reliance ne peut –théoriquement et pratiquement – être dissociée de la déliance, son double antagoniste et complice. La reliance est une réalité « duelle », dialogique¹ et paradoxale : avec la déliance, qui lui est toujours liée, elle forme un couple soumis à des logiques différentes et complémentaires, toutes deux nécessaires à l'existence de la vie psychique, sociale et culturelle.

Finalement, compte tenu de ce que je viens de dire à la fois sur la dualité du complexe conceptuel déliance/reliance et sur la notion d'hyper-modernité, j'ai envie de délier les deux parties de cette dernière et d'avancer – de façon un peu caricaturale, j'en conviens – l'idée que, en son sein, un double paradigme est à l'œuvre : celui de la reliance pour l'« hyper », celui de la « déliance » pour la « modernité » toujours active. Le paradigme éthique de l'hyper-modernité serait donc celui de la *déliance/reliance*.

Ce paradigme reflèterait les problématiques particulières des sociétés hyper-modernes marqués par l'éphémère, le mobile, le léger, la glisse, le surf, la dilatation de l'espace (chacun potentiellement relié à tous les points du monde) et le rétrécissement du temps (l'intensité de l'instant présent) : délier des contraintes dysfonctionnelles, relier ceux qui éprouvent le besoin d'une telle « reliance » ou encore comment participer à la production d'un *développement durable*, théorie d'actualité s'il en est.

RELIANCE ET ANIMATION

Toute pratique d'animation me paraît être sous-tendue – ou devrait être sous-tendue – par un projet de reliance, d'une triple reliance existentielle. Ce qui, bien évidemment, implique au préalable une réflexion sur les valeurs inspirant un tel projet.

Du côté des valeurs

Première erreur à ne pas commettre : être tenté de définir la déliance comme le Mal et la reliance comme le Bien. Il existe de bonnes déliances (celles qui libèrent de liens – physiques ou mentaux – qui ligotent ou aliènent) et de mauvaises reliances (celles qui poussent les foules à acclamer Hitler à Nuremberg, Khomeyni à Téhéran, les intégristes partout).

Corollaire de ce qui précède et deuxième erreur à éviter : ne pas isoler les concepts de reliance et de déliance. Il convient de toujours prendre en considération le caractère « duel », dialogique, inséparable, du couple conceptuel déliance/reliance : lorsque j'anime un séminaire résidentiel, je délie les participants de leur cadre habituel afin de les aider à se relier à eux-mêmes et aux autres membres du groupe.

Troisième erreur fréquente, piège dans lequel tombent – volontairement ou inconsciemment – plusieurs de mes collègues sociologues : voir dans la notion de reliance l'expression de l'utopie de la bergerie idyllique (Raymond Ledrut), de l'idéologie totalitaire d'une sorte de reliance fusionnelle. En fait ceci est au plus extrême opposé de mes conceptions et valeurs personnelles.

Six *valeurs* sont pour moi essentiellement au cœur d'un projet de reliance humaniste, lucide et généreuse :

- le partage des solitudes acceptées ;
- l'échange des différentes respectées (la tolérance) ;
- la rencontre des identités affirmées ;
- la confrontation des valeurs assumées ;
- la revitalisation des racines détériorées (reliance écologique) ;
- l'acceptation de la complexité et des réalités paradoxales.

Du côté de l'animation

Très clairement, *l'animation* en ses différentes formes se situe, selon moi, au cœur d'un tel projet. N'a-t-elle pas pour vocation fondamentale d'insuffler de la vie dans un système mortifère, de réinjecter de l'âme, de l'humanité, dans un système déshumanisé ? Que ne peut-on manquer de placer au cœur de ce beau projet ? La *reliance*, pardi ! En d'autres termes, l'animation est au cœur du projet de reliance, et la reliance au cœur du projet d'animation. D'une reliance en ses trois dimensions existentielles de base :

¹ Dialogique : « association complexe (complémentaire, concurrente, antagoniste) d'instances nécessaires à l'existence d'un phénomène organisé » (Edgar MORIN, *op. cit.*, 1986, p. 98) ; « unité symbiotique de deux logiques qui se nourrissent l'une l'autre, se concurrencent, se parasitent mutuellement, s'opposent et se combattent à mort » (Edgar MORIN, *op. cit.*, 1977, p. 80).

- la reliance *psychologique* (à soi, travail sur l'identité) ;
- la reliance *sociale* (aux autres, travail sur la solidarité et la fraternité) ;
- la reliance *culturelle* (au monde, travail sur la citoyenneté).

N'est-ce pas là l'essentiel de votre projet à vous tous ici réunis ?

Ajoutons-y une quatrième dimension, elle aussi essentielle : la reliance cognitive (des idées, des sciences), car elle sous-tend la reliance entre théorie et pratique, qui est, elle, le sens profond de notre rencontre de ce jour, de ces trois journées.

Allons donc un peu plus loin.

Dans le prolongement de cette remarque, comment les scientifiques – spécialistes des sciences humaines – peuvent-ils aider les acteurs sociaux que vous êtes à fonder leurs pratiques sur une base théorique solide ?

Sans prétendre posséder LA réponse définitive à cette question, je me permets de vous proposer deux pistes d'innovation théorico-pratique à explorer, voire à développer : la *socianalyse* et la *recherche-action*.

Pour une socianalyse

A mi-chemin entre la sociologie académique classique, allergique à l'engagement d'une part, et le travail social de terrain, d'autre part, certains sociologues, tout en refusant de devenir de simples techniciens-sociologues-conseils au service des pouvoirs établis, expérimentent d'autres modèles de travail sociologique. Ils préfèrent se salir les mains, fût-ce légèrement, plutôt que de contribuer à l'édification d'une sociologie qui, à force de vouloir garder ses mains bien propres, finirait par ne plus en avoir, pour reprendre une idée avancée par Daniel Bertaux.

Les uns et les autres, venus d'horizons divers et animés d'idéologies parfois très éloignées, participent chacun à sa façon et dans son champ scientifique, à l'élaboration d'une *socianalyse* aux ambitions scientifiques et cliniques. Une socianalyse dont le rapport aux systèmes sociaux serait du même ordre que celui de la psychanalyse aux systèmes individuels. Une socianalyse non réduite au seul courant d'inspiration révolutionnaire animé naguère par nos collègues Lapassade et Lourau. Une socianalyse qui puisse se vouloir et s'affirmer « évolutionnaire » et que je vois proliférer dans au moins neuf autres directions :

- l'intervention socio-technique lancée par le Tavistock Institute de Londres ;
- l'intervention socio-psychologique inspirée par Kurt Lewin et reprise par Max Pages ;
- l'intervention socio-analytique imaginée par Elliott Jaques ;
- l'intervention socio-psychanalytique préconisée par Gérard Mendel ;
- l'intervention socio-pédagogique recommandée par Meynaud et Barbier ;
- l'intervention socio-organisationnelle élaborée par Michel Crozier ;
- l'intervention socio-historique prônée par Alain Touraine ;
- l'intervention socio-clinique chère à Eugène Enriquez ;
- l'intervention socianalytique proprement dite, ainsi qualifiée par ses promoteurs, les époux Van Bockstael.

L'enjeu commun à toutes ces interventions réside, me semble-t-il, dans le développement des capacités existentielles, relationnelles et institutionnelles des individus, groupes, organisations et mouvements sociaux ... objet à la fois du travail sociologique et de l'animation sociale. Il s'agit de types d'intervention où le socianalyste, par le choix d'une attitude d'« implication contrôlée » souhaitée par Jean Maisonneuve ou de « distanciation empathique » (se distancier sans s'exclure, comme l'a proposé Edgar Morin) s'efforce d'échapper à deux tentations permanentes et contraires : celle d'une distanciation absolue et celle d'une immersion totale.

N'est-ce point là une problématique familière aux animateurs de toutes tendances ?

Ce type d'action ou d'animation ne peut échapper à des choix d'ordre idéologique. En effet, l'intervention du socianalyste – et pourquoi pas de l'animateur ? – est, implicitement ou explicitement, le plus souvent orientée vers l'initiation d'un certain changement.

A cet égard, le socianalyste et l'animateur peuvent osciller entre deux types d'action :

- 1) Une action « *orthopédique* » ou « *normalisatrice* », dominée par le souci d'adaptation, de rectification : il s'agit d'ajuster les individus et les groupes à des systèmes relativement stables, donc à éviter autant que possible les ruptures d'équilibre ;
- 2) une action « *démiurgique* » ou « *déstabilisatrice* », plus ambitieuse et aventureuse, qui vise à accentuer les éventuels déséquilibres du système.

Au cœur de l'animation : une triple reliance existentielle

Marcel BOLLE DE BAL

Paradoxalement, ces deux tendances, que tout paraît opposer, ont un trait commun : l'une et l'autre développent, au moins occultement, une relation d'emprise sur les sujets ou groupes, sans trop se soucier de savoir si les objectifs visés correspondent ou non aux attentes de ces sujets ou groupes. Dans ce cas, l'intervention et l'animation peuvent apparaître comme manipulatrices.

C'est pourquoi, personnellement, je me prononcerais en faveur d'actions, interventions et animations d'un troisième type, c'est-à-dire à caractère « *maïeutique* », qui viseraient essentiellement à aider les systèmes sociaux à s'approprier leur développement

- par l'élucidation de leurs rapports internes et externes,
- par le dévoilement de leurs modes de fonctionnement,
- par la reformulation des questions des acteurs

(en échappant de la sorte à ce double écueil sur lequel viennent buter de jeunes chercheurs enthousiastes : soit l'acceptation pure et simple des questions formulées par les acteurs, soit l'imposition forcée des questions du sociologue ou de l'animateur) ... problème de démocratie, encore une fois !.

Dans cette option idéologique, le socialanalyste et l'animateur tendraient à assumer un rôle de médiation vers un nouvel équilibre ou vers une nouvelle prise de conscience en s'interdisant de peser lui-même sur les décisions, ou inversement de contribuer à entretenir l'incertitude (comme le font trop de psychosociologues débutants et certains animateurs inexpérimentés).

Par cette attitude « maïeutique » bien comprise, le socialanalyste et l'animateur s'efforceraient d'accroître la capacité des acteurs sociaux à autogérer les forces désoccultées par leur intervention, ils contribueraient – pour reprendre le message imagé de l'un de nos collègues venu de l'Est, à l'élaboration d'un « science et d'une praxis de la néguentropie sociale ».

Pour des recherches-actions

Deuxième piste d'innovations théorico-pratiques, en particulier pour le travail social et l'animation sociale : le développement de nouveaux modes de recherche adaptés à ces activités, les recherches-actions.

Toute recherche en matière sociale empêche en effet une action sur le milieu social étudié. Il importe d'intégrer cette action dans les analyses et interprétations, d'en faire un instrument du développement des connaissances. De transformer les personnes interrogées en sujets de recherche plutôt que de ne voir en elle que des objets de recherche.

La recherche-action, en effet, a pour vocation de relier ce que la recherche classique tend à séparer :

- la théorie et la pratique,
- la recherche et l'action,
- le psychologique et le social,
- l'affectif et l'intellectuel,
- le savoir en train de se concevoir et la réalité en train de se construire.

En ce sens elle se situe bien dans le droit fil d'une *sociologie existentielle* et d'une *animation démocratique*.

La recherche-action explore un terrain où pourront s'enraciner ces « nouvelles alliances » dont, à la suite de Prigogine, Stengers et Morin, j'ai souligné l'urgente nécessité

- entre le travail théorique et le travail pratique,
- entre les activités de recherche et les activités d'aide à la prise de décision,
- entre le discours sur la réalité et le concours à l'évolution de cette réalité,
- entre les diverses sciences humaines (sociologie, psychologie, histoire, économie) dans la mesure où elle implique un travail avec des personnes vivant une histoire particulière au sein de systèmes socio-économiques spécifiques,
- entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme dans la mesure où se rejoignent au sein des unes et des autres des préoccupations similaires visant à prendre en compte les relations entre investigations et investigués.

La recherche-action, par sa nature, tend à rendre caducs les clivages inhérents à la recherche classique :

- elle vise à relier dans une même démarche recherche fondamentale et recherche appliquée, à contribuer au développement de la recherche fondamentale à partir et à travers des applications pratiques, ou du moins à partir et à travers des actions concrètes dûment analysées et contrôlées ;
- elle vise à réduire la distance purement « défensive » entre le chercheur et ses objets d'investigation, à garder certes un certain recul indispensable à l'analyse objective, mais sans ignorer que les faits sociaux, s'il faut les traiter comme des choses selon la formule de Durkheim, sont plus que des choses : des systèmes composés d'êtres humains ;

Au cœur de l'animation : une triple reliance existentielle

Marcel BOLLE DE BAL

- elle implique, en sa logique, un dialogue permanent entre les concepteurs, les exécutants et les sujets d'une recherche, une association constante des uns et des autres à l'élaboration des différentes phases de la recherche et de l'action ;
- elle implique également la prise en considération par le chercheur de son « équation personnelle », de son système de valeurs et de ses déterminations socioculturelles, dans la dynamique du processus de recherche et d'action.

Reconnaissons-le et regrettons-le :

Ce nouveau mode de recherche éprouve de sérieuses difficultés à se faire financer par des comités scientifiques composés de chercheurs accrochés au modèle de rationalisme traditionnel. Et pourtant, il m'apparaît constituer une voie d'avenir

- pour les sciences humaines en général,
- pour les recherches dans le champ de l'animation sociale et socioculturelle en particulier.

Elle doit, en sa logique profonde, favoriser la reliance entre acteurs sociaux et la reliance au produit de leur action sociale, constituer la base vitale d'une socianalyse évolutionnaire, d'une sociologie existentielle et d'une animation sociale théoriquement fondée.

... Voilà, en quelques mots, ce que, en réponse à votre aimable invitation, je souhaitais vous exprimer, en ma qualité de psychosociologue, sur certaines problématiques liées, selon moi, à cette belle notion d'**animation**, à cette importante pratique de l'**animation**.

Certes nous aurions pu ou dû aborder bien d'autres aspects. Je pense notamment à la distinction nécessaire entre animation non-directive, animation semi-directive et animation directive. Personnellement, j'ai pratiqué ces trois types d'animation. En tant que psychosociologue, mes propos ont été inspirés par l'expérience de l'animation non-directive. Cela aussi parce que je suis convaincu qu'elle constitue un élément essentiel de toute animation, fût-elle directive, comme celle que sont amenés à développer beaucoup d'entre vous.

Mes propos d'animateur psychosociologue auront-ils engendré quelques échos chez vous, spécialistes de l'animation sociale et socioculturelle ? Je l'espère... et c'est ce que nous allons pouvoir vérifier dans quelques instants, voire au cours de ces trois journées.

Permettez-moi, avant de vous rendre une parole bien méritée par votre patience,
de livrer à votre méditation ces cinq réflexions

L'enfer c'est l'absence des autres.

De Rougemont

*Le besoin le plus profond de l'homme est de surmonter la séparation,
de fuir la prison de sa solitude.*

Fromm

*Où que l'on porte ses regards, où que s'exerce l'intuition, l'homme peut se convaincre que l'une
de ses premières exigences est d'être relié, de rester dans l'état actif de reliance.*

Lambilliotte

*Il faut un élan, religieux dans ce sens, pour opérer dans les esprits la reliance entre les humains,
qui elle-même stimule la volonté de relier les problèmes les uns aux autres.*

Morin

L'éducation (l'animation ?) consiste non pas à remplir un vase, mais à allumer un feu.

Aristote (repris par Montaigne)